



Une femme, à venir de la fille Danièle Lacadée-Labro

La petite fille, selon Freud, tire d'emblée la conséquence de la différence anatomique entre les sexes : elle a vu, elle sait, elle veut l'avoir. Avoir le phallus (imaginaire) sera symbolisé par l'enfant désiré du père qui en sera le substitut, dit Freud. Pour Lacan, cela la confine à rester dans l'Œdipe comme dans un port, donc à être toujours fille de son père, ce qui laisse la question de la féminité entière.

Lacan a réexaminé cette question, en particulier celle de la jouissance féminine, dont une part est supplémentaire, non coordonnée à la jouissance phallique. Là où Freud inscrivait un moins, Lacan pose un plus. *Pas tout* de la jouissance trouve sa signification dans le phallus. La femme a un rapport avec $S(\mathcal{A})$, signifiant d'un manque dans l'Autre, et elle ne peut rien dire de cette jouissance supplémentaire. En quête d'une identification et d'un partenaire qui dirait la vérité sur son être de femme, elle est confrontée à la privation et à la jouissance du corps qui en découle.

À la fin de son enseignement, Lacan étend cette conception d'une jouissance opaque, muette au *parlêtre* qu'il soit féminin ou masculin : il y a une jouissance opaque pour les deux sexes, due à la percussion d'un signifiant hors sens sur le corps, amenant une perturbation dans la jouissance du corps. Ce Un signifiant se répète et constitue le *sinthome*. Il est différent du symptôme freudien dont la vérité se révèle, mais aussi proche de ce que Freud appelait « restes symptomatiques ». Ce signifiant Un tout seul, qui résonne dans le corps, ne s'articule pas à un autre S_2 , il est sans savoir, sauf à ce que le sujet l'habille de significations diverses. C'est la différence que note Lacan dans le Séminaire *Le sinthome*, par « *sinthome roule* » et « *sinthome madaquin* »¹. Le sujet féminin a donc aussi rapport avec cette jouissance du Un tout seul.

Un savoir est donc supposé par Freud à la petite fille. Je vais essayer de m'orienter en prenant comme fil le savoir, qui peut aussi être un fil pour la lecture de mon analyse. En analyse, on élabore un savoir à partir de son symptôme, des souvenirs et dits contingents de son enfance. Mais il y a aussi ces signifiants hors sens qui ont fait trou dans le savoir, *troumatisme* dira Lacan, produisant une effraction de jouissance dans le corps.

J'ai été confrontée très tôt au manque dans l'Autre, $S(\mathcal{A})$, ce qu'a souligné Éric Laurent lors de mon premier témoignage :

Pendant la deuxième guerre mondiale, le frère de ma mère est parti rejoindre les forces libres. Il a embarqué à bord d'un sous-marin qui a été « porté disparu en mer ». Ma mère en parlait en disant : « mon frère, celui qui a été porté disparu en mer ». « Porté disparu en mer » peut équivoquer avec ce qui manque à la mère. Mais ce signifiant « disparu » emportait tout savoir possible : était-il encore vivant ou mort ? Que s'était-il passé ? Le bulletin officiel de la marine disait du sous-marin : il n'a plus donné signe de vie. Mère et grand-mère maternelle, sujettes à un

¹ Lacan J., *Le séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, Paris, Le Seuil, p. 14-15.

deuil impossible à faire en l'absence d'un corps à ensevelir, étaient marquées par ce manque de savoir. Leur savoir était inconsistant, ne pouvant former un tout, ce qui définit le pas-tout. Des années plus tard, ma mère a fait un épisode mélancolique lors d'un deuil qui ravivait celui de son frère. Cet épisode m'a conduite en analyse. J'ai découvert que j'avais vécu mon enfance dans ce deuil infini, transmis à ma génération. Je dis deuil infini, ouvrant au pas-tout au sens du sans limite. Ce disparu j'ai dit que j'en faisais le héros de mon épopée analytique. Il était en quelque sorte le fil qui permettait les nouages de mes dits, de mon élaboration de savoir, mais c'était sur ce fond de non savoir.

Quand j'étais enfant, ma mère m'envoyait faire de longs séjours chez ma grand-mère maternelle : elle ne supportait pas de la laisser seule face à ce deuil impossible. Cette grand-mère était plutôt taiseuse et dans le silence de son appartement, seuls les bruits de la rue me parvenaient, je les entendais. Ils étaient signe de vie sur fond de ce silence mortifère. Dans sa chambre, il y avait la photo du sous-marin porté disparu, nommé Le Protée. Je peux dire aujourd'hui qu'il était bien nommé : c'est le nom d'un dieu devin, qui change de formes et retient son savoir (de lui est venu le mot protéiforme). C'est aussi le nom d'un animal aquatique.

Il se trouve que les premiers séjours chez ma grand-mère ont coïncidé avec la naissance de mon frère. Je quittais ainsi la vie familiale et étais laissée en plan dans ce silence confinant à l'infini, source de ravage. La demande d'amour adressée à ma mère, au-delà de la rivalité concernant mon frère, avait ses racines dans ce ravage.

Je me souvenais avoir ressenti une douleur alors que je devais partir avec ma grand-mère pour un séjour chez elle. Au cours d'une séance, j'ai essayé de me souvenir plus précisément de cet instant. J'ai ressenti alors une tristesse douloureuse se répandre dans tout mon corps comme un liquide. J'ai pensé : « pour m'en sortir, il faut que je parle ». J'ai balbutié quelques mots et j'ai à nouveau ressenti cette tristesse se répandre dans mon corps. J'ai pu dire alors : j'étais triste de voir ma mère triste de voir sa mère triste. Doublement triste, a ponctué mon deuxième analyste. Sortant de chez lui, je butais sur la porte : j'essayais d'en ouvrir les deux battants, alors qu'un seul suffit. C'était passé dans le corps, a commenté mon dernier analyste. Qu'est-ce qui était passé dans le corps et de façon non localisée ? La tristesse certes, mais quel signifiant avait percuté le corps ? Il reste là une opacité, malgré la levée du refoulement. Cette jouissance triste n'est pas localisée dans un organe comme peut l'être la jouissance phallique. C'est une jouissance qui fait ravage, qui ravit au sens de l'érotique, et appelle un savoir par la voie de l'éthique du bien dire. Un savoir a pu en être extrait, nommant cette jouissance : tristesse. Ce qui permet de s'en séparer : j'avais dit après cette séance « j'ai retrouvé la joie ».

Chez cette grand-mère, veuve, qui ne me racontait rien de sa vie antérieure, qu'est-ce qui pouvait pour moi rendre compte de son être de femme ? Quelle femme avait-elle été ? C'est dans un rêve de transfert, dont la scène est sa chambre, que cette question a pris forme : par la fenêtre je vois l'analyste regarder chez un marchand des voitures de collection. Dans la chambre, un homme vu de dos enlace une femme, mais la cache à ma vue.

Lacan dit des voitures que ce sont pour les hommes de fausses femmes². Il y a donc de fausses femmes qu'un homme peut collectionner, et une cachée. Serait-elle la vraie ? De toute façon elle reste inaccessible, sauf à en passer par le regard de l'homme qui seul la voit dans cette scène.

Ce rêve a eu une autre version bien plus tard : je suis dans une boutique de luxe en compagnie de mon mari. Entre une femme qui vient déposer des vêtements dans un dépôt-vente du magasin. Elle est pauvre, en a honte et rougit. Afin de cacher cette rougeur, elle rabat sur ses joues un foulard posé sur sa tête. Dans ce rêve, les deux femmes ont un point commun : leur rapport à un

² Lacan J., « La Troisième », *Lettres de l'École de la Cause freudienne*, n°16, 1975.

manque, mais est-il le même ? Et comment est-il traité ? L'une trouve richesse dans l'avoir de son mari et peut se parer des atours de la féminité. Cela s'appelle mascarade, être le signifiant du désir pour l'homme. L'autre abandonne les vêtements et n'a que le voile de la pudeur qu'est le rougissement, pour cacher sa honte. Mais parce qu'il se voit, il dévoile ce qu'il cache : le manque de signifiant qui nommerait la jouissance. Il faut donc un deuxième voile. Prendre le voile, c'est la voie ouverte par la religion, qui commande le vœu de pauvreté. Cela avait été une tentation pendant mon enfance, soutenue par une identification à la sœur de ma mère, dominicaine cloîtrée. Et j'avais rougi à l'adolescence en disant qu'une cousine, sensiblement de mon âge, allait se marier. La jouissance sexuelle féminine avait fait irruption à travers ce dit.

Dans une conférence faite à Buenos Aires en 92, Jacques-Alain Miller dit que les vœux demandés par l'Église encadrent la jouissance au-delà du phallus, qu'aucun homme ne peut être au niveau de cette jouissance et qu'il y faut rien moins que Dieu³. J'ai choisi un autre partenaire que Dieu, un qui répond à cette exigence féminine quant au désir : c'est un Autre qui parle et un Autre chez lequel se manifeste la jouissance de la parole. S'y ajoute son rapport particulier au langage qui pour moi a été une ouverture. L'amusant dans cette histoire de parole, c'est que si une femme peut se plaindre de ce que l'Autre lui dit, il ne faut cependant pas qu'il se taise. Mais elle peut souhaiter qu'il dise autre chose.

Dans l'enfance et la vie dite familiale, qu'est-ce qui m'avait été transmis pour traiter cette question ? Deux évènements de mon enfance ont été déterminants, marquant un avant et un après. Ils sont présents dans un rêve qui a inauguré mon analyse :

Premier évènement : ma mère, en repréailles, mord mon frère qui vient de me mordre. J'en avais conclu avec stupeur : elle mord. Mon symptôme a été une phobie des chiens.

Deuxième évènement : mon père me soigne une blessure consécutive à une chute, le regard posé sur la fente de l'impubère. Il bougonne. Ce bougonnement reste hors sens.

Voici le rêve qui reprend ces évènements : « J'accompagne ma mère à Lourdes, je pose mes lèvres sur le sexe d'un petit garçon recouvert d'un tissu fleuri. Je suis devant une feuille blanche, devant répondre à une question non écrite sur la feuille, mon père est là en examinateur. À ce moment, une vierge apparaît pour me souffler la réponse, mais au même moment un chien a les crocs posés sur moi ». Le tissu fleuri est celui à travers lequel mon frère m'avait mordu. Ce rêve reprend les évènements traumatiques de l'enfance, nouant symbolique, imaginaire et réel par le symptôme infantile : une phobie des chiens-loups. L'analyse s'oriente sur ce symptôme donnant diverses significations : le frère mord, elle mord, elle est mordue et jouant de l'équivoque de ce signifiant mord/mort. La jouissance de la mère trouve là une signification un peu folle : elle mord. La vérité varie et se déploie sous l'égide du Nom-du-Père. Faisant fi de la question non formulée dans le rêve, de ce trou dans la trame du rêve, je dois pouvoir donner du sens, du savoir, le surmoi est féroce.

Construction du fantasme au cours de l'analyse

Cette élucubration de savoir reste cependant en défaut : le symptôme déchiffré laisse entier le hors-sens du bougonnement du père. Je ne savais pas pourquoi il bougonnait et supposais que, lui, le savait. Pourquoi ce bougonnement ? « Il ne le savait pas lui-même » a dit le deuxième analyste. Quand on s'adressait à lui, mon père disait souvent : « je sais ». Cette intervention de l'analyste indique un trou dans le savoir de l'Autre, et plus précisément le non-savoir du père devant l'énigme de la jouissance féminine. La feuille blanche du rêve, le fait que la question ne

³ Miller J.-A., « Des semblants dans la relation entre les sexes », *La Cause freudienne*, Paris, Navarin/Le Seuil, n°36, mai 1997.

soit même pas formulée, que la réponse laisserait la feuille vierge, en attestent. La petite fille sait que la feuille restera vierge. L'intervention de l'analyste, il ne le savait pas, est suivie d'un rêve dans lequel le fantasme vient obturer cette béance : « Un collègue, dont j'admire le savoir, a un trou dans la gorge. Il s'y est tiré une balle de revolver, car il ne peut pas dire toute la vérité – au sens de l'impossible à dire – à ses analysants. Je ressens une grande culpabilité à ce moment du rêve. Puis je rends un service : un objet est caché dans des bandes de plâtre qui entourent mon corps. Je dois le livrer à des personnes. À l'arrivée, l'objet a disparu. Là, aucune culpabilité ».

La culpabilité dans la première partie du rêve pare à l'angoisse qui pourrait surgir face à ce réel : impossible de dire toute la vérité. Ce que confirme le souvenir évoqué lors de l'analyse de ce rêve : lors d'une opération des amygdales, l'infirmière me recommande d'appeler « Maman » très fort, pour me faire ouvrir la bouche. Au réveil, angoissée, je réclame par geste papier et crayon avec cette pensée : si je parle ça va se rouvrir. L'imaginaire du trou dans la gorge voile le trou fait par le signifiant « Maman » resté sans réponse. Ce signifiant a perdu sa valeur de vérité par la tromperie opérée par l'infirmière. Ce *troumatisme* se redouble d'un objet prélevé sur le corps, livre de chair, manque premier du sujet. Cet objet a une couleur orale, voire vocale.

La seconde scène du rêve renvoie à ma venue au monde : mon père m'avait dit qu'à Madagascar où je suis née, les malgaches m'appelaient « tec-tec » à cause de mon petit poids. À ma demande, il m'en avait donné la traduction : c'est un coquillage qu'on ne ramasse même pas car il n'y a rien à manger dedans. À ce moment de l'analyse, je n'ai pas relevé le laissé en plan indiqué par le fait de ne pas ramasser ce coquillage. J'ai repris à mon compte le « rien à manger » dans un fantasme, pour me dérober à la morsure de l'Autre tout en maintenant son désir insatisfait : l'objet à livrer, c'est le rien, dont j'ai su jouer. Je préférerais rendre service, satisfaire les besoins, compter pour rien. Dans ma vie professionnelle, j'ai répondu aux demandes au sein de l'ACF, mais n'ai pas beaucoup engagé mon désir au niveau de l'École où je suis longtemps restée dans l'ombre de mon mari, plutôt à son service.

Là se situe le ravage, dont les femmes se plaignent. Le ravage a pour principe le pas-tout au sens du sans limite. Être ravagée, c'est être dévastée, pillée totalement et sans fin. Jacques-Alain Miller rappelle que ce mot est dérivé de ravir, qui donne ravissement et qu'à l'horizon il y a l'extase. C'est un mode de la jouissance féminine. Ce ravage vient faire écho au ravage mère-fille dont j'ai parlé plus haut. Et ma mère m'avait dit un jour d'été : « Mets-toi à l'ombre pour te réchauffer. » J'avais été surprise qu'elle n'entende pas ce qu'elle disait, la séparation d'avec ce dit ne s'effectuant que de mon côté, mais cette phrase m'avait laissée sans voix : je me tenais à distance de la folie maternelle.

L'autre face de cette position fantasmatique était une identification idéale au phallus mort : je me cherchais des traits de ressemblance sur la photo du frère de ma mère, photo sous verre que j'ai toujours connue à la même place. Je peux relater une manifestation clinique de cette identification, dont je n'ai pas parlé dans mon témoignage : mes premières rencontres avec la jouissance sexuelle ont été suivies d'une représentation contraignante à caractère impulsif, restée longtemps énigmatique : je m'imaginai courant et traversant une surface vitrée. J'avais alors cette pensée : ça remet les choses en place. Ainsi je passais de l'autre côté du verre, celui de la photo, tentant de retrouver cette identification, après m'être éprouvée « Autre à moi-même », comme le dit Lacan dans les « *Propos directifs pour un Congrès sur la sexualité féminine* ». ⁴

Devant l'absence d'une issue conclusive à ma cure qui butait sur le ravage, mon deuxième analyste m'envoie finir ma cure chez le troisième, auquel je voulais demander un contrôle. « Lui il saura, de toute façon j'ai un tel transfert sur lui » me dit-il. Parole accompagnée d'un geste de

⁴ Lacan J., *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 725.

la main resserrant quelque chose, indiquant plus un savoir-y-faire qu'une supposition de savoir. Ce transfert de transfert est venu consolider celui que j'avais déjà sur ce troisième analyste en tant justement qu'il sait y faire.

Alors qu'il dédicait un de ses livres, cet analyste, attentif à la façon dont je présentais d'abord l'exemplaire de mon mari, absent ce jour-là, puis timidement le mien, avait écrit sur celui-ci : « Pour Danièle Lacadée Labro, en plein soleil ». C'était l'été certes, mais cela avait fait mouche. Mon deuxième analyste m'avait souligné la pertinence de cette dédicace. Je pris donc rendez-vous avec mon troisième analyste.

Donner du savoir pour se faire aimer

Avant même la première rencontre avec celui-ci, je fais un rêve qui reprend des signifiants de la cure précédente, et qui représente ce qu'était déjà ma position dans le transfert. Je rêve que je suis à la première séance, séance qui annonce le programme de cette dernière tranche telle que je la rêve : « Je suis en présence de l'analyste et de sa femme, ils sont ennuyés car leurs enfants ont une fabrique de chocolats, mais aucun emballage. Je les rassure et propose mes services : “ Je vais vous procurer des sachets, des sachets transparents de confiseurs.” Puis je dis à l'analyste : “ Mais je ne suis pas venue ici pour encore rendre service ! ” Il lève les bras d'un air fataliste, comme s'il disait : et oui encore une fois, après on verra. Ensuite, il me montre un paquet de feuilles posé sur son bureau, me dit que ce sont des notes qui me concernent, et me propose d'en prendre connaissance. Dans le rêve, je pense qu'il s'agit de résultats d'analyses biologiques, et je trouve inutile d'en faire la lecture. »

L'équivoque « sachet/sachez » indique que je veux encore donner du savoir, quoique transparent. Je suis un « sujet supposé savoir en service », versant du transfert quant à l'amour du savoir supposé à l'analyste.

Ce savoir enrobe l'objet, le chocolat, qui pourrait satisfaire la pulsion. Cet objet est mis du côté de l'analyste, selon la logique de la tromperie inhérente au transfert. Lacan, dans le *Séminaire XI* dit : « À persuader l'autre qu'il a ce qui peut nous compléter, nous nous assurons de pouvoir continuer à méconnaître précisément ce qui nous manque. »⁵ La manœuvre du transfert consiste à attribuer l'objet à l'analyste, qui devient ainsi aimable. Le statut de cet objet n'est pas réel, c'est un semblant, un *agalma*. L'analyste fait semblant de cet objet. Le chocolat vient occuper la place vide dont la pulsion fait le tour. C'est le versant du transfert côté objet.

Mais le rêve va plus loin : il y a au-delà du sens et de l'objet, un réel. L'analyse doit être aussi une analyse biologique. Je travaillais alors en cartel le cours de J-A Miller publié sous le titre « Biologie lacanienne ». Celle-ci concerne le corps vivant, affecté du langage et qui se jouit. Dans le rêve, je néglige cela en refusant de faire la lecture de ces notes d'analyse biologique. Il y a un « ne pas vouloir savoir », un savoir que j'exclus d'emblée. L'équivoque « sachez » et l'analyse biologique s'opposent en tant que savoir incorporel et savoir incorporé : l'analyse se fera par un désinvestissement du savoir incorporel, et par l'émergence des signifiants ayant marqué le corps de façon contingente.

En séance, j'associe à partir de ce rêve sur ma position dans l'existence : rendre service, ce qui ouvre au récit de mon histoire et des cures précédentes. Je donne mon savoir, car je suppose l'amour du savoir à l'analyste. Ce faisant, je tente de m'en faire aimer.

⁵ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1973, p. 121.

Destitution de cette position

« C'est le transfert, c'est l'amour, je fais ça pour vos beaux yeux », telle a été la réponse de l'analyste qui avait su faire semblant de m'aimer, à ma question : « que signifie que j'oublie souvent de vous payer quand vous levez la séance en intervenant ? ». Il me signifiait que, pour moi, ses interventions, ses paroles, étaient parole d'amour. Le transfert avait une couleur érotomaniaque. Lacan, dans les « Propos directifs pour un Congrès sur la sexualité féminine », note que la position du sexe diffère quant à l'objet de toute la distance qui sépare la forme fétichiste (côté masculin) de la forme érotomaniaque (côté féminin)⁶. L'érotomanie suppose que l'objet est moins objectal que le fétiche, le petit *a* support du désir que la femme est pour l'homme. Il est support de l'amour, d'un amour au-delà de l'avoir. C'est en quoi il a un caractère illimité, comme le pas-tout. C'est l'autre face du ravage. Ils ont tous les deux comme principe $S(\mathcal{A})$, le pas-tout au sens du sans limite, dit J.-A. Miller dans son cours du 1er avril 1998. L'analyste a rajouté : « je vous dis ça parce que vous avez beaucoup d'années d'analyse derrière vous ». Cela ne m'a pas empêchée d'être absente la semaine suivante. L'amour de transfert est une matière explosive comme le dit Freud.

Pourquoi la supposition d'amour surgissait-elle à ces moments ?

Les interventions de l'analyste étaient plutôt vives, visant une séparation de S_1 et S_2 , nommant davantage une jouissance que mon être. L'amour s'adresse au savoir supposé, indéfiniment supposé. Il venait-là pour maintenir cette supposition d'un savoir sur mon être. L'interprétation l'a débusquée. Et l'amour supplée à ce dont cette jouissance Une fait signe : le réel de l'absence du rapport sexuel. Cet oubli durait chaque fois quelques secondes, le temps de passer la porte. Ça a cessé, j'ai payé les interventions de l'analyste ou sa présence silencieuse, avant de franchir la porte, j'y étais très attentive. L'argent a rempli sa tâche : j'avais à le donner à quelqu'un qui n'en manquait pas, je ne pouvais plus chercher à me faire aimer en donnant mon savoir. Que voulait-il ?

L'analyste est devenu plus silencieux, laissant l'espace sonore libre pour qu'y résonne l'équivoque qui me permit d'entrevoir la fin de l'analyse.

J'avais repris l'analyse du rêve d'angoisse inaugural. L'interprétation de l'analyste sur le mode de la tautologie : « mord à cause de ses dents », a arrêté ma quête de sens. Elle annule l'idée d'un objet cause à la morsure, et vide le coquillage de son objet, le rien, qui disait mon être dans le fantasme. Le sujet vit de l'être, dit Lacan dans « Joyce le symptôme »⁷. Il joue, dit J.-A. Miller, de l'équivoque « vide l'être »⁸, du verbe « vider », et l'analyse participe à ce vidage. Cette intervention démonte la défense que constitue le symptôme phobique : la nature de fiction du savoir élaboré dans le transfert et du fantasme se révèle.

Le fantasme, être au service de l'Autre, va s'épuiser.

Plus tard, au cours d'une séance, alors que je parle de la morsure faite par mon frère, « la morsure ça vivifie » est un dit contingent qui me surprend : il mêle équivoque et oxymore, et rend tout à coup mon *hystoire*, celle racontée au cours de l'analyse, obsolète : le deuil familial n'a plus d'importance. Le corps est vivifié, c'est la morsure de la vie. Une surprise, dit Lacan, c'est la rencontre avec quelque chose qui vous vient de vous. Ça ne vient plus de l'Autre. J.-A. Miller, dans son dernier cours, donne une définition de la castration qui trouve sa place ici : « la

⁶ Lacan J., « Propos directifs pour un Congrès sur la sexualité féminine », *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 733.

⁷ Lacan J., « Joyce le Symptôme », *Autres écrits*, Le Seuil, Paris, p. 565-566.

⁸ Miller J.-A., L'orientation lacanienne, « L'être et l'Un », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de Paris VIII, leçon du 3 mai 2011, inédit.

castration : ce qui fait cesser les embrouilles du sens »⁹. Le sujet a un corps qui est du côté de l'existence, et non pas de l'être, c'est un avoir qui ne se marque qu'à partir du vide du sujet. L'inconscient réel, le corps qui se jouit, est venu au-devant de la scène.

Cette vivification fut un tournant dans l'analyse qui me permit d'en envisager la fin. Mais sans précipitation, car dire au revoir à l'analyste me paraissait impossible. Je le lui dis, ce qu'il reprit : « pas au revoir, adieu ». Ce signifiant « adieu » me fit penser au chant du départ qui m'avait toujours attristée. La succession des séances, devenues plutôt silencieuses, me permettait d'apparaître et de disparaître, apportant une satisfaction déjà mise en acte dans mon enfance et dans ma vie amoureuse. Un *Joke* fait écho à ce symptôme analytique : alors que je conduis ma voiture, mes enfants me demandent pourquoi je maintiens le miroir de courtoisie rabattu et m'y regarde souvent au lieu de regarder la route. Je leur réponds : « C'est pour ne pas me perdre de vue. »

Un nouveau nouage symptomatique s'éclaire : à l'énigme de la jouissance féminine, présente dans la question informulée du rêve inaugural, qui ne peut avoir de réponse, j'ai répondu par le signifiant « disparu ». Ce S_1 , « disparu », a eu un point d'impact sur le corps y faisant résonner la pulsion scopique. Se nouant au regard de mon père posé sur la fente de l'impubère dans la scène infantile, il m'a conduite à la pantomime apparaître/disparaître. Ce nouage permet de se passer du père à condition de s'en servir.

Quel usage en avais-je fait ? Au cours de ma deuxième analyse, un autre homme, connu auparavant, vint occuper mes pensées. Notre rencontre s'était faite autour de deux signifiants : se cacher et disparaître. Je pensais qu'il m'aimait, ce que j'appelais ma petite érotomanie. Le deuxième analyste avait dit : « c'est une dis-parure », jeu de mot entre disparaître et parure. Cela désigne la mascarade, où je me faisais être le phallus signifiant du désir masculin.

Si le mot adieu s'oppose à l'au-revoir, il est aussi à entendre en deux mots, à Dieu. Ce n'est plus le Dieu du vœu de pauvreté qui encadre la jouissance, ni Dieu le Père de l'interdit selon Freud. L'interdit vient recouvrir l'inexistence du rapport sexuel. Là, une béance ne sera jamais comblée : rien n'écrit dans l'inconscient le rapport sexuel, qui comporte une finitude côté homme et l'infini côté femme. Cette béance est infinie. Lacan, dans le Séminaire « Encore », propose d'interpréter une face de l'Autre, la face Dieu, supportée par la jouissance féminine. Là s'ouvre pour moi une piste de travail non encore explorée et que je laisse de côté.

Donc, le regard congédié, je pense pouvoir quitter l'analyste. Mais je pars alors à Madagascar, voyage prévu depuis longtemps. Un rêve au retour : un homme fait une saillie en entaillant le tronc d'un immense arbre, ce qui permet à une plus petite végétation de pousser. Au réveil, je cherche le nom donné à la partie haute de la forêt où se concentre la vie et où l'on entend les cris des animaux, à défaut de les voir. Je crois qu'il s'agit de la canote. En séance j'entends : Lacan note ; note à payer pour les séances manquées pendant le voyage qui m'avait permis de disparaître et réapparaître à mon gré ; note à payer pour les semblants utilisés dans l'analyse. À la séance suivante, je retrouve le nom : canopée, qui équivoque avec canope, vase mortuaire dans l'ancienne Égypte. Je dis : « Il y en a assez de cette alternance pulsion de vie/pulsion de mort, de toute façon la pulsion c'est une poussée constante. » C'est cette phrase qui me donne la certitude de pouvoir quitter l'analyste qui me dit alors : « chez vous c'est tari ». Je fais *illico* la demande de me présenter à la procédure de la passe. La canopée, ce signifiant trouvé en fin d'analyse, condense la vie, le « sonore ». C'est l'opposé du silence mortifère rencontré dans mon enfance. Il permet à la voix de prendre place. Ce signifiant fait littoral, note la place de la jouissance, celle de la morsure de la vie, du son tec-tec que la traduction n'épuise pas.

⁹ *Ibid.*, leçon du 25 mai 2011, inédit.

J'avais dit à une séance antérieure : « j'ai toujours envisagé de me présenter à la procédure de la passe, mais je pense que je me ferai ramasser ». L'analyste me répond : oui et lève la séance. Se faire ramasser est équivoque : on dit « se faire ramasser » pour dire échouer à un examen. Comme sur une bande de Moebius, on passe de rester à terre à être ramassé. Le tec-tec qui me nommait, ce coquillage, on ne le ramasse même pas. Se présenter à la passe, c'est courir le risque d'être ramassée. C'est courir le risque de devoir parler, d'accepter de le faire, d'être simplement vivante. Ce coquillage échoué sur le littoral, il faut chaque fois que je le ramasse. L'Un de l'existence se situe au joint entre la vie et la mort et prend toujours appui sur une négation, ici « pas ramassée », équivoque. Témoigner de l'opacité du réel c'est sans cesse m'extraire de cette nomination et la vider de ce sens, alors que le coquillage a déjà été vidé de sa valeur d'objet. Reste la lettre, ce *e* muet présent dans la terminaison "*ée*" de canopée, déjà là dans le nom Protée, et qui peut être présent autant dans un nom masculin que féminin. Il faut savoir lire pour qu'en découle une éthique du bien dire, nécessaire à l'acte de l'analyste. Mais le réveil n'est jamais définitif. Il est même impossible si, comme le formule Lacan après Freud, tout est rêve. Je vous donne pour conclure cette citation prélevée dans un article de J.-A. Miller : « Le désir de réveil est le désir de l'analyste en tant qu'il ne s'identifie pas au sujet supposé savoir, mais en tant qu'il atteste de sa présence [...] qu'il atteste de sa présence du réel. »¹⁰ Dans un rêve fait pendant la procédure de la passe, je suis dans le lieu où je reçois en tant qu'analyste et il y a là un chien tout usé, réduit à une vieille pelure. Ce rêve atteste de la fin du sujet supposé savoir.

¹⁰ Miller J.-A., « Réveil », *Ornicar*, Paris, Le Seuil, n° 20-21, 1980, p. 51.